

e-HAMKAE n°52

Numéro spécial
Interview de Youn Sun Nah



A l'occasion de sa tournée pour son nouvel album "She moves on" sorti en mai 2017, Youn Sun Nah s'est produite pour la seconde fois à Odysud, Blagnac (région toulousaine) les 16 et 17 octobre derniers. Elle en a profité pour répondre à mes questions avec une grande gentillesse et a su se rendre disponible malgré son planning très chargé.

Je tiens donc à la remercier chaleureusement de nos échanges, ainsi qu'Axel Matignon, son producteur, qui a permis cette rencontre et qui, lui aussi, a su se rendre disponible.

Aurélie Aguilera

On vous appelle Youn mais votre prénom est Youn Sun ? Est-ce une question de prononciation ?

Quand je suis arrivée en France en 1995, personne n'arrivait à prononcer mon prénom. Les gens avaient du mal avec le « Sun » parce que ce son n'existe pas. Ils n'arrivaient pas à le prononcer. Du coup, je leur ai dit de m'appeler simplement Youn. Le prénom Youn existe en Bretagne, il correspond à Yves. Puisque la prononciation de Youn allait, je l'ai gardé.

Certains Coréens se choisissent un nom plus occidental. Pourquoi pas vous ?

Je n'ai jamais eu l'idée de changer mon nom.

Votre premier groupe s'appelait « Youn Sun Nah Quintet » puis « Youn Sun Nah 5 ». Vous avez eu des noms différents, pourquoi ? Vous avez toujours fait partie d'un quintet ?

Non, au début nous étions un quartet avec des amis rencontrés à l'école (basse, batterie, piano, voix), après un quintet, parfois en duo. Le nom dépend du nombre de musiciens et des projets.

Pourquoi avoir choisi la France et non pas les États-Unis pour le jazz ?

Après mes études de Lettres, j'ai travaillé dans une entreprise de mode en Corée mais j'ai arrêté au bout d'un an parce que je ne me retrouvais pas dans ce job. Je suis retournée chez mes parents et, un jour, j'ai rencontré un ami musicien qui m'a dit qu'il fallait que je chante. Quand je lui ai dit que je n'avais jamais appris le chant, il m'a dit « mais tu sais chanter, il faut le faire ! » Il m'a dit qu'une troupe de théâtre cherchait une chanteuse et qu'ils faisaient un casting pour une comédie musicale allemande version coréenne et qu'il fallait que j'envoie une démo au metteur en scène.

J'ai refusé en disant que je savais ce qu'était une comédie musicale puisque ma mère en faisait et que ce n'était pas facile puisqu'il faut chanter, danser, faire du théâtre et que je n'avais pas appris tout ça. Il m'a répondu qu'il fallait que je le fasse car, dans la vie il faut tenter.

Je lui ai dit « OK, mais pour la prochaine fois ».

Mais il a envoyé une démo qu'on avait faite à l'université, sans que je le sache. Le metteur en scène m'a appelée pour me dire qu'il était intéressé et je lui ai dit que je ne pouvais pas le faire. Il m'a dit que ma démo lui avait beaucoup plu et qu'il fallait que je vienne.

J'y suis donc allée et j'ai été prise. Je lui ai dit que je ne savais pas danser et il m'a répondu que, pour le rôle, il ne fallait pas que je danse. Quand je lui ai dit que je ne faisais pas de théâtre, il m'a dit que ce n'était pas grave non plus. L'héroïne que je jouais ne faisait que chanter, ce qui m'allait bien. Je l'ai fait quelques mois et ensuite, j'ai été prise dans une autre comédie musicale. Le personnage que je jouais avait des béquilles et ne pouvait pas bouger donc, là aussi, je n'ai fait que chanter. Pour la troisième comédie musicale, je jouais une baleine avec un immense costume. Je ne pouvais pas bouger et cela tombait bien également. Quand on m'a proposé d'en faire une quatrième, j'ai dit non car pour moi, c'était de la triche. Les autres artistes avaient tout appris, s'entraînaient et vivaient avec ça et par rapport à eux je ne me sentais pas à ma place.



J'ai ensuite revu mon ami qui avait envoyé la démo et je lui ai dit que je souhaitais apprendre la musique mais que je ne savais pas quel style. Il m'a dit de faire du jazz, origine de la pop musique, que pour faire du classique j'étais un peu trop vieille. Je ne savais pas ce qu'était le jazz. Il m'a expliqué ce que c'était et je lui ai dit « OK, je choisis le jazz ». Je vais étudier 3 ans et je vais revenir après. J'avais envie d'étudier le chant et puisque j'étais grande fan de chansons françaises, je me suis dit pourquoi pas la France. D'autant qu'il m'a dit que l'une des premières écoles de jazz en Europe était à Paris.

Le fait de choisir la France était dû au hasard. Mais je pense avoir fait le bon choix. J'ai des amis qui me disent que si j'étais allée aux États-Unis, peut-être que j'aurais eu une carrière un peu différente mais moi, j'aime l'Europe. En tout cas, on ne peut pas savoir. Si j'étais allée là-bas, peut-être que j'aurais fait autre chose mais je ne regrette pas. Je suis contente de mon parcours.

Comment avez-vous choisi les chansons françaises que vous avez reprises ? Sens des paroles ? Sonorités ?

C'est d'abord la mélodie. J'ai découvert les chansons françaises quand j'étais au lycée et que je ne comprenais rien à la langue, mais j'avais l'impression que c'était différent de la pop américaine, j'avais l'impression qu'une histoire était racontée. En écoutant les chansons françaises pour la première fois, je me suis demandé ce qu'elles racontaient ; j'avais l'impression que c'était dramatique. Je pouvais savoir si ça parlait de tristesse ou de joie. Ça m'a vraiment donné envie de comprendre. D'abord la mélodie puis les paroles. Après j'ai commencé à comprendre le français et les paroles sont devenues importantes. J'ai écouté Brel, Barbara, Brassens, Ferré : des chanteurs à textes.

Pourquoi avoir choisi de reprendre *Enter Sandman* ? C'est assez surprenant...

Ce n'est pas moi qui ai choisi. Avec Ulf Wakenius, on faisait une balance avant un concert à Palerme et comme on connaissait le répertoire, on a fait autre chose, pour s'amuser. Il a commencé à jouer « Enter Sandman » et j'ai commencé à chanter. Il m'a alors demandé comment je connaissais et je lui ai répondu que mon frère était grand fan de Metallica et je connaissais donc un peu mais je ne me rappelais pas très bien les paroles, alors j'ai fredonné.

Quand j'ai enregistré mon second album chez Act, il m'a dit : « faisons *Enter Sandman* ».

Je lui ai répondu que ce n'était pas possible, que je ne pouvais pas chanter Metallica.

Et il m'a dit : « si, faisons-le ». J'avais peur que les fans de Metallica ne veuillent me tuer (ha ha !) mais nous l'avons fait. Plus tard, on m'a appris que ma version était sur un site de fans de Metallica ! En tout cas, ça m'a fait plaisir de le faire !

Pourquoi ne trouve-t-on pas certains de vos disques en France ?

Ce sont des albums enregistrés en France et au Danemark mais ils sont parus sous un label coréen. Et je n'ai pas pensé à les diffuser ailleurs. J'avais envie de faire autre chose et les répertoires sont différents. J'ai demandé à des compositeurs de pop d'écrire pour moi. J'ai donc fait un album en coréen et un autre en anglais. L'idée ne m'est pas venue de les sortir en France.



Vous avez dit lors de votre entretien avec culturebox que votre pause de 2 ans vous avait permis de trouver votre musique. Du coup, quelle est-elle ?

C'est assez difficile de répondre. Est-ce que je peux dire que je suis chanteuse de jazz ? Bien sûr, car j'ai fait des études de jazz, je joue avec des musiciens de jazz ; il y a l'improvisation, la musique reste acoustique : il y a tous les éléments du jazz. Mais, en même temps, je n'ai pas de culture du swing. Je n'ai jamais écouté de jazz quand j'étais petite, j'ai tout découvert en France, et les albums qu'on écoutait à l'école, c'étaient Ella Fitzgerald, Billie Holiday... mais en France, mes professeurs m'ont donné à écouter des albums de jazz de chanteurs et chanteuses européens qui ont des voix différentes de celles des chanteurs américains. Je leur ai demandé si on pouvait appeler ça du jazz et ils m'ont répondu : « bien sûr que c'est du jazz ! »

Alors, je me suis dit que si on pouvait appeler ça du jazz, je pouvais peut-être faire du jazz avec la voix que j'ai. Je n'ai pas la voix d'une Française, ni d'une Américaine. Ma voix est assez soprano et je fais ce que je peux. J'ai essayé d'imiter Ella Fitzgerald pour son sens du swing mais ça n'a pas marché. Ma voix est comme ça et quand je chante, est-ce que je chante vraiment comme si j'étais une chanteuse de jazz ? On trouve mes albums en section jazz mais les Américains peuvent très bien dire que ce que je fais n'est pas du jazz. Mon dernier album « She moves on » est plus pop mais, en même temps, il y a de l'improvisation et les musiciens sont des jazzmen.

Vous avez un style propre en fait...

Non, il y en a beaucoup qui font ça. Entre pop et jazz. Je ne me demande même pas si ce que je fais est plus de la pop ou du jazz. Après, je ne peux pas dire que j'ai créé un style. Je fais juste ce que je peux faire.

Mais il y a beaucoup d'interprétations possibles. Il y a des gens qui me disent qu'on sent une sorte de chamanisme dans mon chant, peut-être que c'est asiatique ; ou on peut me dire que ça fait plus américain. Mais ça change tout le temps selon les personnes. Est-ce que la nationalité est vraiment importante dans le jazz et dans la musique ?

Sur scène, aujourd'hui, je travaille avec Tomek Miernowski qui est un guitariste américain qui a émigré de Pologne avec ses parents aux États-Unis quand il avait 2 ans. Brad Jones a des origines caribéennes. Frank Woeste est Allemand et il est arrivé à peu près en même temps que moi en France. Il est marié avec une Française et il a la double nationalité française et allemande.

Je ne sais pas si on peut dire que le jazz a une nationalité.

C'est une musique qui vient des États-Unis mais avec une influence africaine, créole. Il y avait quelque chose de français dedans (Nouvelle-Orléans et Louisiane). Il y a aussi dans le jazz des musiques folkloriques des pays européens. C'est un mix.

Vous avez chanté en coréen, français, anglais, hébreu, portugais. Parlez-vous toutes ces langues ?

Non, juste coréen, français et un peu d'anglais. En fait pour l'hébreu, j'ai joué avec un bassiste israélien, et je lui avais demandé d'écrire un morceau en hébreu. C'était très phonétique.

Vous avez reçu un très bon accueil pour votre œuvre et même des distinctions coréennes. Le jazz se démocratise-t-il en Corée ? Ou cela reste-t-il confidentiel ?

C'est vraiment une musique que peu de gens écoutent. Ça reste minoritaire. En même temps, c'est la même chose aux États-Unis. C'est leur musique mais il y a de moins en moins d'albums, de moins en moins de clubs. Le jazz est beaucoup plus présent en Europe qu'aux États-Unis. En Asie, n'en parlons pas. Mais en Corée, il y a de plus en plus de musiciens de jazz, de plus en plus de festivals. Toutefois, on ne peut pas comparer le jazz en Corée par rapport à l'histoire du jazz en Europe ou aux États-Unis.

Vous avez monté en Corée un festival de jazz qui brasse beaucoup de monde.

C'est un festival que mon mari a monté il y a 14-15 ans. Je l'aide de temps en temps pour présenter des musiciens français ou européens, mais il travaille essentiellement avec les collaborateurs de son équipe.

Il y a eu 250 000 personnes l'année dernière. Le festival a beaucoup de succès. En Corée, il n'y a pas beaucoup de loisirs et puisque le festival est plein air, les gens ne viennent pas forcément pour écouter du jazz, mais pour pique-niquer, pour passer du bon temps. Mais en même temps, puisque ce festival a plus de 10 ans, les gens commencent à s'intéresser de plus en plus au jazz. Ils s'ouvrent aux autres musiques.

Comment avez-vous réagi à l'annonce de vos titres et distinctions internationales ?

Ce n'est pas une chose à laquelle j'étais préparée. Quand je suis venue en France pour mes études, je n'ai jamais pensé que j'allais faire du chant comme une vraie chanteuse. Pour moi, j'étais venue pour 3 ans et après, je comptais rentrer en Corée pour voir ce que je ferais dans la vie. Je n'ai pas du tout pensé à ça mais 3 ans sont devenus 4 et puis 5... J'ai enseigné à l'école où j'avais fait mes études. En fait, je n'ai pas vu le temps passer. Après, les concerts sont venus et je n'ai jamais eu le temps de vraiment réfléchir à ce que j'étais en train de faire. Le temps est passé tout seul. Si j'avais eu le but de devenir une chanteuse, je me serais dit « Ouah ! Mon rêve est devenu réalité, je joue dans une grande salle ! » Mais puisque ce n'était pas mon but, ce n'était pas du tout comme ça ! « Ah bon je vais avoir un concert ? Ah oui, mais comment je vais faire ? Il faut que je me prépare... » C'était tous les jours comme ça.

Au fil du temps, je me suis rendu compte que j'avais fait pas mal de concerts. J'ai enregistré mon album, j'ai monté mon groupe et après on a eu une tournée à l'étranger. Tu fais ton job mais tu ne te poses pas vraiment de questions. Tu dois être à fond tous les jours car il faut que tu chantes bien sur scène et j'étais trop concentrée là-dessus, je me disais qu'il ne fallait pas que je perde mon attention. Des gens viennent me voir et il faut que je me prépare et que je sois au top. C'était juste ça dans ma tête.

Quand j'ai su que j'allais être fait Chevalier des Arts et des Lettres et quand j'ai eu des prix en Corée, j'ai été très surprise. J'étais tellement heureuse ! Mais je n'ai pas pensé que j'étais en train de faire une carrière. Je faisais de plus en plus de concerts, des gens me connaissaient, venaient me voir mais je n'avais pas réalisé. Et même maintenant... En fait, je suis comme avant. Je sais qui je suis et je connais ma limite. Je suis très contente mais je n'attends pas grand chose dans la vie.

Quand j'ai eu ces distinctions, j'étais tellement heureuse car c'est un immense honneur ! Mais c'était trop. Je n'ai pas eu le sentiment de faire grand-chose et pourtant j'ai reçu des prix. Et qu'est ce que je vais faire maintenant ? J'ai envie d'être meilleure qu'avant mais je me connais : j'essaie de faire de mon mieux tous les jours.



Pour monter un spectacle, il y a un immense travail. Ce n'est pas seulement ce que je fais, c'est grâce à ces gens qui travaillent pour moi et avec moi. Quand ils me félicitent, je les félicite également, il s'agit d'une team !

Lequel de vos titres vous tient le plus à cœur ?

Celui de Chevalier des Arts et des Lettres parce que la France m'a donné beaucoup de chance. C'est ici que j'ai trouvé ma voix et ma voie. Je pense souvent que je dois beaucoup à la France.

Je pense aussi qu'ils m'ont attribué ce prix car je fais beaucoup de passerelles culturelles entre la France et la Corée. J'ai invité des musiciens français en Corée. J'ai présenté des musiciens français à la radio. J'essaie également de faire venir des musiciens coréens en France.

Vous avez donné plusieurs centaines de concerts et vous êtes en pleine nouvelle tournée. La scène vous porte-t-elle, est-ce qu'elle vous fait avancer ? Ou commencez-vous à fatiguer d'être sur les routes ?

Ça dépend des années. Certaines années, il y a 100 concerts, et d'autres 150. Je n'ai pas vu le temps passer et je ne pense pas du tout à l'avenir. C'est au jour le jour.

Je suis aussi un être humain et parfois je me sens fatiguée mais je donne tout sur scène.

Quand on m'a dit que ça faisait 20 ans que je travaillais, je me suis fait comme cadeau une année sabbatique pour prendre un peu le temps et donner autre chose au public car j'avais fait 3 albums avec les mêmes musiciens et je voulais un peu me renouveler. C'est pour ça aussi que je suis allée à New-York pour y passer du temps et pour donner quelque chose de nouveau au public. Des fans m'ont vu 20 fois en concert ! A la fin, ce ne sont plus des fans mais des amis. Et pour eux, je voulais leur donner quelque chose de nouveau.

Bien sûr, la scène me donne de l'énergie car je reçois beaucoup de public. Quand je suis sur scène, je reçois énormément, et le public me donne une énergie énorme ! Il m'écoute, me voit ; nous sommes dans le même espace, on respire ensemble. C'est ça qui me fait avancer, qui me donne envie de continuer.

Avec tous ces concerts, vous sillonnez le monde. Avez-vous quand même eu le temps de faire du tourisme ?

Quand on est en tournée, nous n'avons vraiment pas le temps de faire du tourisme. Nous arrivons le matin ou en début d'après-midi, on fait les balances, on repart se préparer à l'hôtel, on mange un peu, puis c'est le concert, on dort et le lendemain on est parfois obligés de se lever à 5 heures du matin pour prendre l'avion. Il y a les interviews... Tu n'as pas vraiment le temps de faire du tourisme. Mais je vois les paysages en prenant le train ou la voiture. Et je rencontre des gens dans tous les endroits qui m'accueillent.

Après, comme on voyage beaucoup, quand on reste dans un endroit, je n'ai pas trop envie de bouger. Partir en vacances pour moi, c'est rester à la maison.



Vous avez dit avoir profité de votre pause pour aller voir des concerts. Qui êtes-vous allée voir ?

La première année, j'étais en Corée. J'ai pris la direction d'un festival de musique traditionnelle au Théâtre national de Corée. La deuxième année, je suis partie à New-York. J'ai été dans des clubs de jazz et j'ai pu aller aux concerts de Beyoncé, Drake, Sting, Guns N'Roses, du jazz bien sûr et des groupes indépendants.

Je voulais voir la musique aux États-Unis. Le jazz vient de là-bas mais il y a eu beaucoup de développements dans la musique américaine qui domine le monde et je voulais voir de mes yeux comment ils font. Beyoncé par exemple était dans un stade et je l'ai vue minuscule mais c'est le show qui m'a plu. C'était super. Ils font les choses tellement bien !

Vous avez créé une boîte de production : existe-t-elle encore et que produisez-vous ?

Oui. En fait, je ne suis pas la seule à l'avoir créée. Nous l'avons montée avec mon mari et d'autres collaborateurs avec qui je travaille. Nous nous occupons essentiellement des artistes de musique traditionnelle. C'est une petite production puisqu'il n'y a que 4 artistes.

C'est bien de présenter ces musiciens à l'étranger. Puisque j'ai un peu d'expérience, je peux être un peu utile pour leur donner des informations, je les conseille. J'ai envie de les aider.

Comment avez-vous géré la direction artistique d'un festival de musique traditionnelle ? Vous dites pourtant ne pas la connaître.

Et je ne la connais toujours pas. La musique traditionnelle n'est pas facile d'accès, c'est une musique qui transmet un tel héritage qu'il faut du temps pour en découvrir tous les aspects. A la radio, il y a une fréquence dédiée qui en passe 24 heures sur 24. Les jeunes ne l'écoutent pas souvent : ils écoutent de la pop, ou de la K-pop.

Par exemple, dans mon cas, j'ai appris le piano au lieu d'un instrument traditionnel. Mais le gouvernement coréen met beaucoup de moyens pour préserver et promouvoir la musique traditionnelle. C'est quand même rare. Par exemple, en France, il y a la musique classique mais j'ai rarement entendu parler de musique traditionnelle française. En Corée, il y a pas mal d'universités qui enseignent la musique traditionnelle : c'est assez présent mais, en même temps, on n'en n'écoute pas souvent. Mon éducation musicale a plus été occidentale que coréenne.

Quand le directeur du Théâtre national de Corée m'a proposé de prendre la direction du festival, j'ai refusé car je ne connais pas cette musique. Mais il m'a répondu que ce qu'il voulait, c'était plus une expérience des rencontres entre les musiciens traditionnels coréens et des musiciens d'autres horizons. Les rencontres sont très importantes. Et il m'a demandé de jouer un rôle pour ces échanges et c'est pour cela que j'ai dit oui. J'ai invité des musiciens de jazz français en Corée pour qu'ils jouent avec les musiciens traditionnels coréens et les musiciens coréens sont venus en France ensuite. Ça s'est très bien passé : il y a eu beaucoup d'échanges et ils étaient très contents. Ils sont encore en contact. Et ils en parlent autour d'eux ! J'ai juste entrouvert une porte. L'improvisation est le point commun de ces musiques.

Est-ce que le fait de pouvoir improviser sur scène vous pousse à monter sur scène ?

Improviser est une liberté. Je pense que le jazz donne beaucoup de liberté aux musiciens. On vit sur le moment, on improvise et là, on peut exprimer ce que l'on veut. Ce qui est bien dans le jazz, c'est qu'il y a une mélodie mais que tu peux changer ce que tu veux. Quand on enregistre un disque, c'est comme un live.

Quelles sont les différences majeures pour vous entre les Français et les Coréens ?

Je n'aime pas le mot différence. On ne peut pas comparer. C'est comme pour la musique. On me demande souvent la différence entre le jazz coréen et le jazz français. Il n'y en n'a pas. L'histoire du jazz en Corée est tellement courte par rapport à celle en Europe qu'on ne peut pas les comparer. Ce n'est pas la même histoire, alors c'est normal qu'il y ait une différence. Mais quand je joue ici, en Corée, en Allemagne, aux États-Unis, je ne vois pas la différence. Tout le monde travaille ensemble. Sur scène, les nationalités sont multiples. Et je ne sens aucune différence dans leurs jeux.

Quand je suis arrivée en France en 1989, les Français pensaient que la Corée était un pays tropical. Quand je leur ai dit qu'il y avait de la neige en Corée, ils ne voulaient pas me croire. Les Coréens ne pensaient pas qu'il y avait une école de jazz en France car pour eux, c'était une musique américaine. C'est plus de l'ignorance mais maintenant avec Internet et les voyages plus faciles qu'avant, ce n'est plus la même chose. C'est culturel : il y a des coutumes et une éducation.

Dans les années 50, la Corée était tellement pauvre... Ensuite, tout est allé très vite. Le fait d'avoir pu remettre sur pied un pays si rapidement est un vrai miracle. La génération de mes parents et de mes grands-parents a dû travailler toute sa vie. Il n'y avait pas de loisirs. C'est grâce à leurs sacrifices. Après, il y a des effets secondaires à cause de ce développement très rapide. Il y a des choses qui vont changer et d'autres qui ne changeront pas.

En Corée, la vague de la K-pop est très importante. Pour suivre cette hallyu, le nombre d'école a fleuri. Que pensez-vous de ce système de chanteur/danseur presque interchangeable ?

La K-pop est un phénomène. Cela permet de faire connaître un peu la Corée à l'étranger. Quand j'étais étudiante, je n'imaginai pas qu'un groupe coréen puisse percer en dehors de la Corée. Lorsque j'ai commencé à faire des tournées fin 90, personne en Europe et à cette époque ne s'intéressait à la culture coréenne, personne ne connaissait ce pays. Maintenant, où que j'aille, il y a des gens qui me saluent en coréen. Je peux trouver quelqu'un qui s'intéresse à la Corée, à la gastronomie, à la K-pop, au cinéma...

Il y a des endroits, des paysages qui y sont attachés et ont joué un rôle très important pour faire connaître ce pays. Ça vaut pour les films et les K-dramas. Tout cela a contribué au rayonnement de la Corée ces dernières années. Après, ces idoles s'entraînent beaucoup plus que moi et savent chanter, danser. Alors que moi, je ne sais qu'un peu chanter.

Je pense que nous ne sommes pas remplaçables. Une machine ne peut pas me remplacer pour ce que je fais. Les CD se vendent de moins en moins. Les moyens d'écouter de la musique évoluent, c'est plus du streaming et du téléchargement. Maintenant, c'est plus instantané. Ce n'est pas visuel, physique. Qui connaît l'avenir et peut dire ce qui est bien ou pas ?

La K-pop, c'est la même chose. Si ce n'est pas bien, dans 30 ans cela n'existera plus. Mais certaines choses seront immuables et ne disparaîtront jamais, telles que le jazz, la musique classique, la chanson française... Au contraire, si ça a de la valeur, dans 30 ans, la K-pop existera toujours.

En 2013, vous nous disiez dans une interview pour Citizen Jazz que votre père venait de Corée du Nord et que vous n'aviez pas eu de nouvelle de cette partie de la famille depuis...

Mes grands-parents viennent de la Corée du Nord et ont franchi la frontière juste avant la guerre. Mon père est l'aîné de 7 enfants. Il est né là-bas ainsi qu'une de mes tantes. Les familles de mes grands-parents sont encore là-bas. Ma grand-mère avait un frère qui y est resté car il ne pouvait pas partir. Je connais son existence mais je ne l'ai jamais vu. C'est une tragédie. Mais je ne perds pas espoir.

Si vous deviez conseiller un plat ou une région à visiter en Corée et en France, quels seraient-ils ?

J'habite à la campagne, à Kapyeong, à une heure et demi de Séoul, où il y a beaucoup de montagnes comme les trois-quarts de la Corée. C'est bien préservé parce qu'il est interdit de construire des usines. C'est la campagne mais c'est très beau. Il y a une rivière et les couleurs changent. Les quatre saisons sont très marquées : c'est une région magnifique. Et l'automne est très très beau. Concernant le plat, bien que ce soit plus un condiment, c'est le kimchi ; et de toutes les régions. Beaucoup de jeunes en Corée n'en mangent pas car c'est trop épicé.

La France est un très beau pays avec un climat très varié et de superbes paysages. Il y a beaucoup de formidables plats et très différents ! Mais ce que je préfère en France, bien que ce ne soit pas vraiment un plat : les fromages et le vin.

Parlons un peu de votre dernier album tout juste sorti. Comment les musiciens de la tournée ont-ils été castés ?

Brad Jones et Dan Rieser ont participé à l'enregistrement. Dan m'a conseillé de travailler avec Tomek Miernowski et je connais Frank Woeste, le pianiste, depuis 20 ans. Pour la tournée d'automne, Dan n'était pas disponible et il m'a proposé de travailler avec un de ses amis. Dans le jazz, il y a toujours des changements. Un musicien peut faire partie de 10 groupes en même temps. Ça change toujours et c'est normal. C'est moins le cas dans les groupes de rock. Le jazz est un peu différent. C'est un challenge car si on travaille avec un nouveau musicien, il va jouer différemment et on va devoir s'adapter les uns aux autres. C'est d'ailleurs ce qui est intéressant car chaque musicien apporte quelque chose de personnel.

Comment avez-vous choisi les chansons de « She moves on » parmi tous les standards américains ?

Il y a des morceaux que j'ai redécouverts comme *The Dawntreader* de Joni Mitchell que je connaissais et que j'ai réécouté. Il y a des morceaux que mon producteur m'a proposé et d'autres qu'un ami m'a proposé de faire. Ça venait de partout. Après, il y a des morceaux que j'ai composés aussi.

Comment avez-vous pensé le ratio reprises/compositions originales ?

Je suis chanteuse et pas compositrice mais dans le jazz les musiciens écrivent tous. J'aime de plus en plus écrire ma musique. Certains morceaux marchent et d'autres non.



En tant que public, je trouve en vous deux personnalités. La première est timide, qui parle d'une voix toute douce et calme alors que l'autre, celle de la scène, de la musique, déborde de vitalité, de puissance. Ressentez-vous cette transformation ?

J'ai beaucoup le trac et je n'aime pas parler devant beaucoup de monde. Quand je fais des interviews, ce n'est pas public. C'est en tête à tête. Avant de monter sur scène, j'ai envie de me sauver. Tous les soirs. Dès que je monte sur scène et que je vois le public, mon cœur bat très très très fort et ma voix tremble. Je ne peux pas parler.

Quand j'ai commencé à chanter en France, comme je n'arrivais pas à parler, des musiciens de mon groupe m'ont dit que c'était catastrophique et qu'il ne fallait pas que je parle. Le public a dû trouver bizarre d'avoir une chanteuse qui chantait mais ne disait pas un mot.

Avant, j'avais toujours les yeux fermés pendant tout le concert car je ne pouvais pas voir les gens. Et ça reste toujours. J'ai beaucoup de trac et c'est pour ça que je ne parle pas beaucoup mais quand je parle j'ai la voix qui tremble. Je n'aime pas me voir et c'est pour ça que je ne regarde pas les vidéos sur Youtube et autres mais quand je chante je suis très heureuse. C'est là où je m'exprime le plus. Je suis quelqu'un qui a beaucoup beaucoup de trac.

Ça a dû être difficile d'embrasser une carrière comme ça... car les centaines de concerts, il faut les faire !

C'est vrai que c'est un challenge. Mais sur scène, le trac disparaît petit à petit et à la fin, tu es tellement contente que tu le refais. Après, c'est une histoire sans fin. C'est génial, beaucoup de trac, ça va mieux, c'est génial... !

Merci beaucoup pour cette interview, je vous souhaite une bonne continuation et une bonne tournée.



Photographies : Sung Yull Nah

<https://www.actmusic.com/en/Artists/Youn-Sun-Nah>

